

LES CONTEMPORAINS



JEANNE JUGAN, PREMIÈRE QUÊTEUSE DES PETITES-SŒURS DES PAUVRES
(1792-1879)

I. ENFANCE ET JEUNESSE — CANCALE — SAINT-SERVAN — LA MARCHANDE DE « CAILLES »

Jeanne Jugan naquit à Cancale, le 25 octobre 1792, comme le prouve l'acte suivant :

Jeanne Joucan (1), fille légitime de Joseph et de Marie Horel, née aujourd'hui au village des Grands-Prés, a été baptisée par moi curé soussigné, le même jour, 25 octobre 1792; parrain Guillaume Cléreaux, marraine Marie Blanchet, en présence de plusieurs personnes.

GODEFROY, curé (2).

Les Jugan étaient de rudes Bretons à la foi naïve mais profonde, et ils apprirent de

bonne heure à leurs quatre enfants à aimer le bon Dieu. Jeanne, l'aînée, goûta particulièrement cet enseignement; sa jeune âme s'ouvrit d'elle-même à la piété douce et compatissante.

Petite bergère, elle conduisait chaque matin son troupeau sur les hautes falaises qui dominent l'Océan; là, sous ses regards, s'étendait le spectacle toujours grandiose de la mer immense successivement calme et orageuse.

Ainsi s'écoulèrent les années d'enfance; Jeanne grandit et prit peu à peu dans la ferme une place plus considérable: veillant sur ses deux sœurs plus jeunes et sur son frère, elle eut sa part dans les soins du ménage, y exerçant la plus douce influence.

Jeanne avait dix-huit ans quand, un jour, un jeune marin de Cancale vint lui demander d'unir sa vie à la sienne. A cette proposition

(1) Joucan est la prononciation populaire à Cancale du nom Jugan.

(2) Godefroy, ancien Bénédictin du Mont-Saint-Michel, était curé constitutionnel de Cancale.

Cet extrait nous a été gracieusement envoyé par M. l'abbé J. Mathurin, vicaire à Dinard, et par les soins de M. l'abbé Crétineau-Joly.

tout à fait inattendue, elle répondit d'abord par un franc éclat de rire qui sembla de bon augure au solliciteur; mais bientôt, redevenant grave, elle manifesta ses hésitations et demanda à réfléchir.

Le jeune homme partait pour un long voyage en mer; à son retour, sa première visite fut pour la ferme du Grand-Pré, mais, pendant l'absence, Jeanne avait réfléchi. Une mission avait été donnée à Cancale, et n'avait pas eu d'auditeur plus assidu que la jeune fermière. Dans ces longs colloques avec Dieu, Jeanne médita sur son avenir et crut que le ciel lui demandait le sacrifice de sa virginité. Elle répondit donc au jeune marin qu'elle ne pouvait l'épouser, étant résolue à ne jamais se marier; puis, après le départ du jeune homme, elle ajouta à ses parents: « Dieu me veut pour lui. Il me garde pour une œuvre qui n'est pas connue, pour une œuvre qui n'est pas encore fondée. »

Telle fut chez la future Petite-Sœur des Pauvres la première intuition de l'avenir: dans le vague qui l'enveloppe, il y a déjà quelque chose de très catégorique. C'est un éclair dans la nue; mais voilà que le nuage va se refermer et étendre sur l'existence de la jeune fille une ombre plus mystérieuse encore.

Peu de temps après cette déclaration, Jeanne dit adieu aux siens pour se mettre en service à quelques lieues de là, dans la ville de Saint-Servan. Quelle fut la raison de ce brusque départ? On l'ignore; il ne fut pas motivé par l'état de gêne de la famille, à ce que l'on croit. Ce qui paraît plus probable, c'est que Jeanne voulut échapper à des sollicitations réitérées et chercha à se faire oublier.

Distribuant à ses deux sœurs tout ce que contenait d'élégant son trousseau de jeune villageoise, elle dit adieu aux siens et quitta sa ferme pour n'y plus jamais revenir. Entraînée par un secret attrait, elle voulait sans doute faire l'essai de ses forces au service de la charité, et voilà pourquoi nous la trouvons à Saint-Servan, au chevet d'un vieillard infirme.

Le vieillard meurt, et Jeanne passe au ser-

vice d'une vieille demoiselle qui habite le second étage d'une maison de la rue du Centre. Chez cette excellente personne, appelée M^{lle} Le Coq, la jeune fille reçoit les plus beaux exemples de vertu et peut accomplir en paix les longues prières que lui suggère sa piété. Un seul obstacle vient la contrarier, c'est sa santé.

Habituée au grand air et aux brises vivifiantes des falaises de Cancale, l'ancienne fermière étouffe dans les appartements resserrés de cette rue étroite: une grande lassitude se déclare, accompagnée d'une maladie de cœur, au désespoir de M^{lle} Le Coq, qui, charmée de l'humeur de sa nouvelle servante, ne voudrait pour rien au monde être obligée de s'en séparer. Veillant avec toute sa sollicitude de vieille fille, elle suggère à la malade les précautions les plus exagérées, lui interdit les courants d'air et la décharge des moindres fardeaux.

Jeanne n'a même plus la permission de monter du rez-de-chaussée une carafe d'eau fraîche; la maîtresse accourt avec un cordial ou un verre d'eau sucrée au secours de sa servante en détresse. Dans la chambre de Jeanne les paravents sont multipliés pour la protéger contre les moindres fissures.

On ne peut réprimer un sourire en songeant combien plus tard la courageuse Petite-Sœur des Pauvres fera litière de toutes ces précautions mesquines pour se mettre à l'école des plus dures privations.

En attendant, son cœur se forme à l'exercice de la charité: peu fortunée, M^{lle} Le Coq aime à distribuer aux pauvres et aux malades le peu dont elle dispose, et Jeanne devient l'intermédiaire de toutes ses générosités. La pieuse fille attire chez elle les enfants dans les jours qui précèdent leur Première Communion; elle leur facilite la retraite et le recueillement en les occupant par des prières et des cantiques. C'est Jeanne qui est chargée de cette dernière partie et elle y met tout son zèle: tous les cantiques appris à Cancale se succèdent sans interruption, et M^{lle} Le Coq est obligée d'intervenir pour ménager la poitrine de sa pieuse servante.

Il y a quelques années, des personnes de Saint-Servan pouvaient encore rappeler les jours où Jeanne Jugan était au service de M^{lle} Le Coq et citer l'édification que leur inspirait l'air modeste et recueilli de la jeune fille et de sa maîtresse à l'église.

Le jour vint cependant où ces deux amies du Seigneur durent se séparer: accablée par la faiblesse et les ans, M^{lle} Le Coq sentit sa dernière heure approcher, et ce fut Jeanne qui lui adoucit les amertumes du dernier passage. Redoublant de soins pour celle qu'elle aimait et qui avait été si bonne pour elle, la pieuse fille n'abandonna pas d'un instant le chevet de la malade. Encore plus préoccupée de l'âme que du corps, elle la tenait au courant des progrès de la maladie, lui faisait envisager la mort prochaine et consacrait tous les instants à lui suggérer de pieuses pensées.

Reconnaissante des bontés de sa servante, M^{lle} Le Coq lui laissa en mourant tout son mobilier et une somme de cinq à six cents francs. Nous verrons plus tard l'usage qu'elle devait en faire: en attendant, ce fut le cœur bien triste qu'elle entra dans un nouveau service. Hantée par le perpétuel souvenir de M^{lle} Le Coq qui la considérait plutôt comme une amie, elle ne put se faire à ses nouveaux maîtres, et, après avoir quitté Saint-Servan pendant quelques mois, elle y revint bientôt.

Pour installer son mobilier à peu de frais, elle loua, de concert avec une vieille fille nommée Fanchon Aubert, une pauvre maison dans cette même rue du Centre où elle avait passé des années si heureuses; puis, pour l'aider à vivre et ne pas faire une trop large brèche à son modeste pécule, elle se mit à chercher des journées.

Elle en trouva chez les demoiselles Citré, qui tenaient un magasin d'épicerie et qui lui confièrent les soins du ménage et aussi la charge d'aller vendre par la ville des fromages que dans le pays on appelle des *cailles* et ailleurs des *caillebottes*.

Il faut croire que la voix de Jeanne avait un accent pittoresque en criant sa marchandise, car elle avait le talent d'attirer les

gamins sur ses pas, et à tous ses appels: *Aux cailles! aux cailles!* ils répondaient en imitant sa voix: « *Aux cailles!.....* arrivez vite, ou Jeanne s'en va mourir!..... »

La marchande acceptait de bon cœur cette petite guerre; faisant déjà preuve de sa douceur inaltérable, elle les laissait faire et tirait même son profit de cette intervention qui avait pour résultat d'attirer plus de monde autour de sa marchandise en lui épargnant la peine de l'annoncer davantage.

A ce jeu, elle gagna pourtant un sobriquet qui resta accolé à son nom pendant bien des années. Les enfants, en voyant la marchande de *cailles* promener ses fromages avec son allure résolue, sa taille allongée et maigre, l'avaient surnommée: *Jeanne d'un érat*, ce qui voulait dire dans leur langage: *Jeanne tout d'une pièce*.

Le mot fit fortune, et, de longues années après, on entendait des personnes respectables l'appeler avec un grand sang-froid: « Mademoiselle Dunérat. » Ne voulant en rien lui manquer de respect, elles s'imaginaient que c'était là son véritable nom.

II. ROLE DE JEANNE JUGAN DANS L'INSTITUTION DES PETITES-SŒURS DES PAUVRES — LA QUÊTE (1)

Il y avait déjà de longues années que Jeanne y vendait ses *cailles* quand, en 1838, M. Le Pailleur arriva à Saint-Servan. Emporté par les élans de son zèle, le généreux vicaire s'était mis à la poursuite de son plan; et déjà Marie Jamet et Virginie Trédaniel lui avaient fourni les premiers éléments de son œuvre de charité.

Depuis deux ans les deux jeunes filles se préparaient dans le secret à leur céleste vocation; l'heure d'agir était arrivée, et déjà M. Le Pailleur faisait l'essai de leur dévouement.

(1) On peut consulter la vie de Jeanne Jugan, par M^{lle} Le Fer de la Motte.

Cette vie donne à Jeanne Jugan un rôle plus important dans la fondation des Petites-Sœurs, contrairement à l'opinion actuelle de celles-ci, qui donnent l'initiative presque complète à Marie Jamet, et réduisent Jeanne Jugan au rôle de quêteuse.

ment en confiant à leurs soins la première aveugle. Poursuivant l'exécution de ses projets, le pieux abbé cherchait un local pour y installer la pauvre et ses gardes-malades : c'était le moment choisi par la Providence pour l'entrée en scène de Jeanne Jugan.

Dans ses recherches, M. Le Pailleur s'adressa aux demoiselles Citré, au service desquelles se trouvait la marchande de *cailles*.

Celles-ci ne purent indiquer au généreux prêtre un logement plus en rapport avec ce qu'il cherchait, que la modeste demeure occupée par Jeanne et son amie Fanchon Aubert. De plus, les bonnes demoiselles se chargèrent de mettre Jeanne en relations avec M. Le Pailleur.

Mais celui-ci, qui voulait aux débuts de l'œuvre une discrétion parfaite, préféra voir Jeanne au confessionnal : rendez-vous fut donc pris pour une heure déterminée.

La marchande de *cailles* avait bien entendu parler de M. Le Pailleur, mais elle ne le connaissait pas, ignorait complètement la direction donnée à Marie Jamet et à Virginie Trédaniel, et n'avait pas le premier mot des soins prodigués à la vieille aveugle. Jeanne Jugan s'en alla donc trouver le zélé vicaire en toute simplicité, prête à lui offrir sa demeure s'il en avait besoin.

Mais le prêtre, cherchant à élever ses pensées, l'entraîna dans un ordre d'idées plus élevées, auxquelles la pauvre servante, qui y était si peu préparée, ne comprit rien : Jeanne se retira toute troublée de ce premier entretien, et dit en rentrant chez les demoiselles Citré que « jamais prêtre ne lui avait parlé de la sorte ».

Cette émotion intérieure se continua les jours suivants ; évidemment le travail de la grâce s'opérait dans son âme, et, pour retrouver le calme, Jeanne résolut de retourner au confessionnal de M. Le Pailleur. Cette fois-ci, le prêtre fut plus explicite ; il découvrit à l'humble servante le projet rêvé, lui expliqua comment l'œuvre se commençait déjà avec une pauvre aveugle et deux jeunes filles qui rivalisaient de dévouement pour la charité.

Jeanne, émue, sentit alors son cœur se dilater : toute frayeur disparut, et elle déclara au prêtre que non seulement elle lui offrait sa maison, mais qu'elle sollicitait l'honneur d'être admise à soigner les pauvres. Alors elle raconta la scène du Grand-Pré et redit comment, bien que déjà âgée, elle avait toujours conservé le désir de se consacrer à Dieu.

Heureux de cette nouvelle recrue, M. Le Pailleur ne voulut cependant pas l'accepter trop vite : il la renvoya à son confesseur pour ce qui concernait sa vocation, et se contenta de l'offre de son logement. L'exécution de son projet n'exigeait donc plus que l'assentiment de la bonne Fanchon Aubert, qui partageait avec Jeanne la jouissance de l'humble demeure de la rue du Centre.

Fanchon était bonne, mais elle était âgée ; elle tenait à ses habitudes, elle avait toujours vécu tranquille, et elle ne savait pas bien ce que deviendrait son existence avec cette pauvre aveugle qu'on lui proposait ; cependant, pressée par Jeanne Jugan, elle se rendit, ou plutôt se laissa faire. Disons de suite, à la louange de cette bonne vieille fille, que jamais elle ne se repentit de son sacrifice, et que si son âge ne lui permit pas d'entrer chez les Petites-Sœurs des Pauvres, elle les servit avec tout le zèle et le dévouement dont elle était capable.

Jeanne Jugan était donc acquise à l'œuvre de M. Le Pailleur et, du premier jour, celui-ci vit l'importance de la conquête qu'il avait faite. Près de ces jeunes filles de dix-sept à dix-huit ans, il fallait l'expérience et la sauvegarde d'une personne âgée : les quarante-six ans de Jeanne étaient à la fois une protection et une ressource.

Mais le jour où elle révéla toute sa valeur et dévoila la spécialité des services qu'elle devait rendre à l'œuvre fut le jour où M. Le Pailleur inaugura la quête. Jeanne fut la première à s'emparer du grand panier et à aller frapper à toutes les portes ; c'est là son principal titre de gloire.

Sans doute, le souvenir des « *cailles* » qu'elle avait jadis promenées par les rues

de la ville la désignaient à cette fonction ; mais son humilité et son dévouement l'avaient encore plus préparée à un si noble office. Jeanne s'en alla donc par les rues de Saint-Servan, frappant bravement aux portes des maisons, recueillant avec reconnaissance les morceaux de pain et les liards qu'on voulait bien lui donner.

Ce qu'elle avait fait une fois, elle le renouvela chaque jour, et bientôt les promenades de Jeanne ne donnèrent pas moins d'émotion par la ville que les tournées de l'ancienne vendeuse de *cailles* ; tout le monde admirait maintenant, non seulement sa bonne humeur des anciens jours, mais aussi son dévouement et son abnégation. On s'intéressa à une œuvre aussi étrange, et la quête de Jeanne fut de plus en plus abondante.

De son côté, la pauvre fille, ravie de l'œuvre et de ses résultats, goûtait la douceur de cette vie, sévère pour la nature,

mais où son cœur était à l'aise avec toute sa simplicité et sa candeur. Toujours gaie, toujours souriante, toujours égale à elle-même, elle se dépensait sans mesure, comptant pour rien les longues marches, le fardeau de la quête et la fatigue des nombreux escaliers qu'elle devait monter et descendre chaque jour.

Chose providentielle, sa santé, si chétive et si délicate, s'était fortifiée, et le pain de ménage, les restes grossiers lui étaient plus salutaires que les verres d'eau sucrée de M^{lle} Le Coq.

Il fallait la voir chaque matin quand, son grand panier d'une main, son parapluie de coton de

l'autre, elle se préparait à se mettre en route pour la quête : alors c'était un véritable assaut de toutes les bonnes femmes qui venaient ensemble lui faire leurs recommandations :

« Sœur Jeanne, lui criait l'une d'elles, c'est aujourd'hui lundi, n'oubliez pas mes deux sous chez la marchande de sabots..... »

— Jeanne, ma bonne, disait une autre, ne manquez pas d'aller au bureau de tabac et de me rapporter le cornet qui m'est dû..... »

Une troisième, la tirant par son manteau, la priait tout bas, tout bas, de lui aller chercher, « pour une seule petite fois, une goutte de quelque chose pour lui réchauffer le cœur », cette malheureuse goutte d'alcool pour laquelle il n'y a pas un

mendiant à Saint-Servan ni par toute la Bretagne qui ne serait prêt à coucher à la belle étoile sous une haie, contre une borne, dans un fossé, souffrant toutes les tortures de la faim, plutôt que de s'en priver !

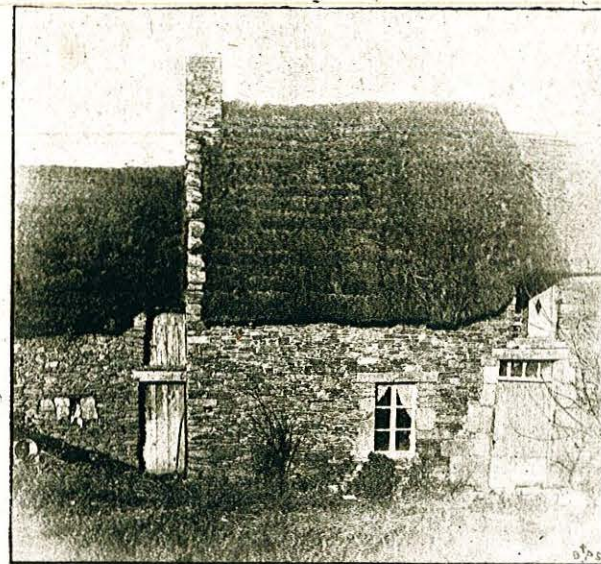
Jeanne essayait de satisfaire tout le monde, et comme elle avait heureusement très bonne mémoire et une adresse extraordinaire pour tirer parti des plus petites sommes, il lui arrivait rarement d'oublier une commission, tandis qu'elle s'ingéniait à trouver par-ci par-là

pour ces vieux enfants de petites friandises qui, accompagnées de ces paroles douces et conciliantes, apaisaient les plus difficiles et répandaient une atmosphère de joie et de contentement, quand elle faisait son entrée le soir dans la grande chambre et déposait le contenu de son panier aux pieds de Marie Jamet (1).

Chaque jour, on ne voyait qu'elle par les rues, avec sa grande taille maigre et son inévitable panier ; aussi elle personnifiait pour tous le personnel de la rue de la Fontaine, et on n'appelait plus ses compagnes que « les Jeanne Jugan ».

Ce nom s'est perpétué longtemps pour

(1) M^{me} RAM. *Les Petites-Sœurs des Pauvres*, p. 38.



A. Bonnesœur, phot. Saint-Servan.

MAISON DE JEANNE JUGAN A CANCALE

désigner les Petites-Sœurs des Pauvres, non seulement à Saint-Servan, mais encore en d'autres villes. Cela tient à ce que personne ne chercha à tromper le public; M. Le Pailleur vit tout avantage à rejeter la popularité de l'œuvre sur cette personne âgée et expérimentée, et la bonne Jeanne, sur ses conseils, laissa faire et dire autour d'elle, acceptant les compliments comme les mépris avec son sourire inaltérable.

Car dans le cœur de cette dévouée servante des pauvres il y avait toutes les qualités solides qui font les saints. Aussi le fondateur, après l'avoir vue à l'œuvre pendant dix-huit mois, n'hésita pas à l'admettre à la profession religieuse. Ce fut le 21 novembre 1842 qu'eut lieu cette pieuse cérémonie des vœux; ce jour-là, Jeanne Jugan reçut le nom de sœur Marie de la Croix.

III. LES INDUSTRIES DE JEANNE — LES QUÊTES LOINTAINES — LE PRIX DE VERTU

L'année 1842 marque une date importante dans l'histoire des Petites-Sœurs des Pauvres; ce fut cette année-là que s'opéra le transfert de la rue de la Fontaine dans le grand asile de la rue qui porte aujourd'hui le nom de Jeanne Jugan. Par cette dénomination, la ville de Saint-Servan a tenu à témoigner sa reconnaissance à sa grande bienfaitrice.

Cet honneur n'était pas immérité, car, dans l'acquisition de cette vaste demeure, la pauvre Jeanne vit disparaître le reste des 600 francs que lui avait laissés M^{lle} Le Coq. Elle ne les regretta point: elle avait tout donné déjà de sa vie, de ses forces, de sa santé, de son dévouement!.... Et elle voyait chaque jour qu'il restait encore plus à faire: car le nombre des pensionnaires prenant des proportions beaucoup plus considérables, il fallait donner au travail de la quête une extension beaucoup plus large.

Or, c'était toujours Jeanne Jugan qui avait la direction de cette tâche pénible: chaque jour, on la retrouvait par les rues,

son grand panier au bras, avec son long manteau noir et sa cape qui abritait un visage toujours paisible et un inaltérable sourire.

Elle s'en allait, frappant à la porte du riche comme à celle du pauvre, mais sachant se plier aux exigences de toutes les demeures où elle pénétrait et variant sa méthode avec un talent qui a fait dire que, à tous les dons que le Saint-Esprit avait déversés sur cette sainte fille, s'en était ajouté un: *le don de la quête*.

Dans la plupart des demeures, Jeanne avait ses entrées libres: les domestiques lui ouvraient la porte sans se préoccuper de l'annoncer autrement. Alors Jeanne trouvait le moyen de se glisser sans bruit dans les corridors, de frapper discrètement aux portes, attendant patiemment, sans jamais être importune, et arrivant cependant toujours jusqu'à la personne qu'elle cherchait.

Lorsqu'on avait dit: Entrez! on était surpris de rencontrer Jeanne toute prête à présenter sa requête, son panier et sa révérence. Dans les salons, dans les offices, dans les jardins, dans les bureaux, Jeanne faisait son apparition de la même manière douce, tranquille, persuasive.

..... Le banquier, occupé à passer la revue de ses journaux financiers ou plongé dans les complications de chiffres et d'affaires, voyait, en relevant la tête, Jeanne immobile dans un coin de la pièce, épiant le moment favorable:

« Eh bien! Jeanne, que faites-vous donc là!.... »

— J'attends, mon bon Monsieur.

— Est-ce tout, Jeanne?

— Je demande pour mes bonnes femmes.

— Vos bonnes femmes! Pourquoi vous en êtes-vous chargée? Allez-vous encore me les mettre sur le dos?

— Nous nous les partagerons un peu pour aujourd'hui, mon bon Monsieur, si vous voulez bien; vous les nourrirez et moi je les soignerai. Donnez-moi grassement, et vous ne me verrez plus d'ici longtemps, ajoutait-elle humblement.

Puis elle continuait en y mettant tout son cœur:

« Je prierai pour vous, Monsieur; elles prieront aussi pour leur bienfaiteur, je leur apprendrai la reconnaissance.... »

L'homme d'affaires se sentait touché par la grâce, encore plus que par le ton discret de l'humble quêteuse, et souvent un billet de banque placé dans la main de Jeanne lui valait une seconde révérence de cette dernière et les bénédictions de

Dieu qu'elle réclamait pour récompenser l'aumône de ce riche (1).

Il ne faudrait pas croire cependant que Jeanne fut invariablement heureuse dans ses demandes et n'eût qu'à ouvrir la bouche pour être exaucée. Non, elle connut toutes les amertumes de sa situation de mendiante, et, si elle rencontra près des personnes qui connaissaient son œuvre une sympathie presque universelle, ceux près desquels elle paraissait pour la première fois n'étaient pas toujours d'humeur à l'entendre.

Un jour elle aborde le cabinet d'un homme d'affaires, assez ignorant des coutumes de la charité, qui la reçoit en lui tournant le dos et en lui signifiant de le laisser à ses occupations. Au bout d'un quart d'heure, le monsieur se détourne et est on ne peut plus surpris de trouver en face de lui Jeanne qui, avec son maintien modeste, attend près de la porte. Un flot de paroles grossières lui monte à la bouche et se déverse sur la pauvre fille qui baisse la tête, puis répond doucement:

« Oh! Monsieur, comme vous avez parfaitement raison, je mérite tout ce que vous dites et vous en remercie; mais maintenant, mes pauvres ont faim, qu'est-ce que vous allez me donner pour eux?.... »

Et l'homme d'affaires sent ses entrailles s'émouvoir devant ce procédé inattendu, il ouvre son porte-monnaie et donne tout ce qu'il contient.

Un autre jour, Jeanne n'est pas plus heureuse; elle arrive chez un riche propriétaire qui, dans un moment de mauvaise humeur, fait retentir la maison de ses imprécations. La sainte fille ne trouve pas grâce devant sa fureur, et, aveuglé par la colère, il s'oublie jusqu'à la frapper en lui disant: « Voilà pour vous apprendre à venir ici m'ennuyer. »

Jeanne, un peu rougissante de cet accueil auquel elle n'était pas encore habituée, se remet bien vite et reprend avec un doux sourire:

« C'est bien, mon cher Monsieur, ce soufflet est pour moi, mais pour mes pauvres, qu'est-ce que vous voulez leur donner? »

Le propriétaire, honteux de son emportement, cherche à le réparer par une aumône considérable.

Ces faits, et bien d'autres qui, malheureusement, n'ont pas encore été révélés, montrent l'aptitude particulière que Jeanne avait reçue pour tendre la main en faveur de ses protégés; pour elle, il n'y avait pas d'obstacles, elle abordait les difficultés avec

(1) Jeanne Jugan et les Petites-Sœurs des Pauvres, par l'auteur d'Une Femme Apôtre, p. 171.

intrépidité, sachant supporter les refus avec patience et humilité.

Et cependant, quand ces refus se répétaient, comme la pauvre Jeanne devait sentir son cœur se serrer!.... Elle songeait à tous les vieillards qui attendaient impatiemment le résultat de ses courses et pour qui les mécomptes étaient si cruels.

En effet, la famille s'augmentait chaque jour et réclamait des ressources de plus en plus abondantes: la petite ville de Saint-Servan, peu fortunée et abritant une population besogneuse, devenait manifestement incapable de répondre à tous les besoins d'un nombre de personnes plus considérable. Il fallait donc créer aux générosités un nouveau débouché, et, là encore, ce fut Jeanne Jugan qui fut l'instrument de la campagne.

Cette pauvre fille, pour qui le monde habité se résumait dans Cancale et Saint-Servan, n'hésita pas à entreprendre toute une série de courses apostoliques pour y plaider la cause de ses pensionnaires. Elle commença par sa ville natale.

Les régates amenaient chaque année à Cancale une foule considérable de curieux: Jeanne demanda à M^{lle} Citré de vouloir bien l'y accompagner. La première difficulté était de s'y rendre, car quatre lieues les séparaient de la ville, et il ne fallait pas songer à réduire les ressources de l'asile en s'adressant aux voitures publiques.

M^{lle} Citré obtint d'un marchand de lait de sa connaissance le transport gratuit dans sa carriole.

On peut facilement s'imaginer l'émotion de Jeanne en revoyant les endroits où elle avait passé son enfance, et qu'elle n'avait pas revus depuis tant d'années, sans compter l'émotion naturelle qu'elle éprouvait à faire un nouvel essai dans son métier de sainte mendiante!.... Par-ci, par-là, elle rencontra une figure amie; mais, tout intrépide qu'elle fût, son cœur vaillant ne laissa pas que de battre un peu tumultueusement quand arriva le moment de commencer sa quête.

Saisissant d'une main son grand sac noir, elle pressa de l'autre la croix qui pendait au bout de son chapelet, et, après un regard furtif et ému à la foule, elle se mit résolument en route. Sa figure calme et souriante ne trahissait pas la moindre

émotion. Elle allait ainsi, de groupe en groupe, ne craignant pas de s'adresser aux grandes dames sur les estrades, qui regardaient avec étonnement cette humble paysanne vêtue de bure noire se frayant doucement un chemin parmi leurs toilettes élégantes, et aux jeunes gens qui, jumelle en main, suivaient assidument les courses, pariaient sur les différents voiliers, et semblaient trop affairés pour faire attention à autre chose qu'aux manœuvres nautiques.

Que leur disait Jeanne? On ne sait, on ignore comment elle formulait sa requête; ce qu'on sait, c'est qu'à mesure qu'elle parlait, l'étonnement faisait, sur toutes les figures, place à l'admiration. Que ses paroles furent simples et touchantes, nous ne pouvons pas en douter, car bientôt le grand sac noir eut peine à contenir les pièces blanches et jaunes qui y tombaient, et quand le dernier coup de canon retentit, annonçant la fin de la fête, le cœur de Jeanne débordait de joie en montrant les trésors qu'elle remportait à son amie Anne Citré (1).

Mais il n'y eut pas que son amie, qui s'aperçut de la joie de Jeanne; le marchand de lait, en voyant cette fortune inespérée, voulut en avoir sa part et exigea le prix des places à un taux qui dépassait de beaucoup celui de la voiture publique.

C'est à M^{lle} Citré que l'on doit ce détail qui, trente ans après, faisait tressaillir Jeanne devenue vieille. La même source d'informations nous a valu d'autres anecdotes dont quelques-unes sont assez humoristiques.

Jeanne, cette fois-ci, avait entraîné son amie du côté de Paramé! C'était foire dans cette petite ville que sa belle plage a rendue célèbre aujourd'hui. Au milieu d'un pêle-mêle de piétons, de charrettes et d'animaux, nos deux voyageuses ont peine à circuler. La journée s'avance et déjà le panier est plein, grâce aux générosités de tous, quand on offre aux quêteuses un présent d'un nouveau genre.

C'est un jeune porc, souffreteux et chétif, qui n'a pu trouver acheteur à la foire : le marchand, désespérant de s'en débarrasser, l'offre à Jeanne, qui, songeant à tout le bonheur de ses pensionnaires, l'accepte sans se demander comment elle transportera cet

étrange butin. On met à grand'peine l'animal dans le sac noir, et voilà les deux voyageuses en route pour Saint-Servan : pour raccourcir le chemin, on prend à travers champs et marais. Mais la nuit les surprend, on s'égare : la pauvre bête, mal à l'aise dans le sac, s'agite et pousse des cris d'effroi.

Puis, aux cris, succèdent des gémissements plaintifs, et bientôt un silence de mauvais augure. On s'arrête, on ouvre le sac : l'animal se meurt. Jeanne, ne songeant plus qu'à la déception de ses pauvres, prend le porc dans ses bras avec les plus grandes précautions, et le porte jusqu'à la ville, comme s'il s'agissait du fardeau le plus précieux. Aux portes de Saint-Servan, elle entre même chez un pharmacien et fait administrer à la bête un généreux cordial qui la remet tout à fait sur pied. Aussi, quand on arrive à l'asile, c'est une réception triomphale qui attend les voyageuses.

Enhardie par un tel succès, Jeanne poussa ses excursions jusqu'à Saint-Malo et Saint-Suliac : la mer elle-même ne mit pas d'obstacle à son zèle, et la généreuse quêteuse s'aventura jusqu'aux îles de Jersey et de Guernesey. Toute cette population d'Anglais ne lui rendait pas la tâche facile, mais la simplicité éloquente de ses paroles et son admirable dévouement lui gagnèrent tous les cœurs.

On dit que, quand elle revenait à Saint-Servan, ni le sac légendaire, ni le grand panier n'étaient de moitié assez grands pour contenir tous les objets hétéroclites qu'elle avait reçus, et que ses bras chargés de paquets contenant des couteaux, des ciseaux, des rasoirs de toute espèce, provoquaient l'hilarité chez tous ceux qui la voyaient débarquer du bateau. Elle avait tout accepté de ce qu'on lui offrait : un couteau rouillé par-ci, un rasoir ébréché par-là, une bouteille vide, une croûte de fromage, un vieux soulier, un jupon effiloché, tout lui était bon, car elle savait bien que toute chose trouverait à s'utiliser d'une façon ou d'une autre, et elle remerciait de tout avec les bonnes paroles, l'humble petite révérence et le doux sourire qui la rendaient bienvenue partout où elle passait, cette chère Jeanne (1)!

(1) M^{me} RAM, p. 58.

Aussi, comme elle était bien accueillie quand elle rentrait à l'asile! Comme tous s'empressaient autour d'elle! Comme tous la remerciaient! C'était plus que le bonheur, plus que la joie qu'elle apportait, c'était la vie; car, chaque jour, les demandes d'admission se faisaient plus nombreuses, et chaque jour les besoins se faisaient plus pressants. Heureusement, à cette époque, arrivèrent à l'asile quelques ressources extraordinaires.

Un habitant de Jersey, qui avait une parente à Saint-Servan, ayant appris qu'elle était dans la misère, vint pour connaître ses besoins dans l'intention de lui venir en aide. Il la trouva à la maison d'asile, mais si bien soignée et si heureuse qu'il se retira pénétré de reconnaissance. Depuis ce temps, il envoyait ses aumônes à l'abbé Le Pailleur, et, en mourant, il lui laissa un legs de 7 000 francs.

À la même époque, des dames de la ville conseillèrent aux Sœurs d'établir une crèche monumentale dans

le parloir de la maison, afin de provoquer, avec la curiosité, la générosité du public.

On ne peut dire, raconte un témoin, avec quel empressement chaque famille prit à cœur cette invention pratique qui favorisait en même temps la piété. Les familles de Gouyon, Guibert, Chatellier, etc., donnaient les fonds; nous autres, jeunes filles, nous habillions les bergers et les bergères. MM. Maurice Colas et Mentec fabriquaient les palais de Pilate et d'Hérode (ce dernier palais était une œuvre d'art). On eut l'ingénieuse idée de

placer dans la cour le massacre des Innocents.

On désirait vraiment que le produit de l'entrée pût payer le grand fourneau de la cuisine; or, il ne fallait pas moins de 700 à 800 francs.

On les eut, car la curiosité se mêlant à la charité, chacun assiégeait la porte. Beaucoup d'Anglais généreux augmentèrent le chiffre de la recette. Un d'entre eux ne pouvait s'empêcher d'admirer à haute voix le palais d'Hérode. Il ne parlait qu'anglais, et nos chères Sœurs ne purent jamais lui expliquer ou du moins lui faire comprendre ce que

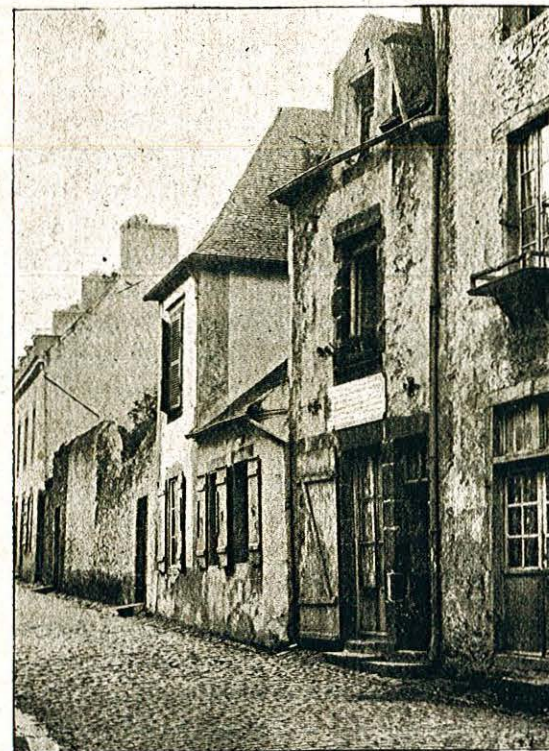
faisaient là les corps des Innocents. Plusieurs mois après la fermeture de la crèche, il revint à l'asile et offrit 500 francs si on voulait lui céder le palais d'Hérode. Le cœur de Madeleine Bourges battit bien fort de joie à cette offre inattendue. Avec la permission des supérieurs, elle monta au grenier pour chercher le palais et l'offrir au milord. Quelle n'est pas sa consternation! une pile d'attelées avait roulé sur l'édifice, il n'était plus qu'un amas de plâtre et de carton (1).

À quelques jours de là, cette déception fut amplement compensée par un secours des plus inattendus qui arriva à l'asile, encore par l'intermédiaire de la bonne Jeanne Jugan; le fait est trop inté-

ressant pour n'être pas raconté dans tous ses détails :

Le curé de Saint-Servan, le maire et les membres du Conseil municipal adressèrent un mémoire, accompagné de pièces à l'appui, à l'Académie française, par suite duquel, après que les faits relatés eurent été dûment pesés et appréciés devant un jury d'hommes capables et intègres, la Com-

(1) M^{me} DE LA CORBINIÈRE, *Jeanne Jugan et les Petites-Sœurs des Pauvres*, p. 198.



A. Bonnesœur, phot. Saint-Servan.

MAISON DE LA RUE DU CENTRE, A SAINT-SERVAN
(Aujourd'hui rue Le Pailleur.)

HABITÉE PAR JEANNE JUGAN

1. Fenêtre de la mansarde où furent recueillis les premiers vieillards.

+ + Plaque constatant le lieu de la fondation et le don de la maison par M. et M^{me} Guibert.

(1) M^{me} RAM, loc. cit., p. 55.

mission des prix de vertu proposa d'attribuer à Jeanne Jugan une somme de 3 000 francs prise sur la fondation Monthyon, décision qui fut ratifiée par l'Académie. « Messieurs, disait le rapporteur, M. Dupin, il reste un problème qui se présente sans doute à l'esprit de chacun de vous : comment est-il possible que Jeanne puisse suffire aux dépenses de tant de personnes? La Providence est grande, Jeanne est infatigable, Jeanne est éloquente, Jeanne a les prières, Jeanne a les larmes, Jeanne a le travail, Jeanne a son panier qu'elle emporte sans cesse à son bras et qu'elle rapporte toujours plein. Sainte fille, l'Académie dépose dans ce panier une somme dont elle peut disposer, elle vous décerne un prix de 3 000 francs! »

Cet honneur, en tombant inopinément sur la tête de la bonne et naïve Jeanne, ne laissa pas que de la déconcerter.

Elle n'avait jamais entendu dire que l'on donnait des prix de mérite. Tout ce qu'elle savait était qu'elle avait gagné un gros lot qui s'appelait prix de vertu et qui se traduisait par 600 pièces de cent sous alignées, sonnantes et empilées, somme que jamais, dans ses rêves les plus extraordinaires elle n'avait cru pouvoir posséder; mais, quant à l'Académie française ou le prix Monthyon, ces mots ne disaient absolument rien à sa simplicité.

Elle avait gagné un « bon numéro » en quelque chose, peu important en quoi; elle ou ses supérieurs allaient recevoir 3 000 francs pour ses pauvres! Et, dans sa joie, à la pensée de tous les bons repas, de tous les chauds vêtements, de toutes les bonnes choses que des richesses pareilles allaient procurer à ses « petits vieux », elle allait d'un bienfaiteur à un autre, par toute la ville, raconter la grande nouvelle et disant avec son bon sourire :

« Mes amis, réjouissez-vous avec moi! Je suis bien contente! J'ai eu le prix de vertu et je vais avoir 3 000 francs pour mes vieillards. »

— C'est bien, Jeanne, répondit un de ses amis qu'elle affectionnait particulièrement, je vous en fais mon sincère compliment. »

Et, pour l'éprouver, cachant sa plaisanterie sous un air sérieux, ce monsieur ajouta :

« Quand on obtient le prix de vertu, on est décoré et on porte toute sa vie une cocarde au sommet de sa coiffe. » Jeanne partit souriant, mais à moitié rassurée, et dans la prochaine maison où elle colporta sa bonne nouvelle, elle ajouta :

« Et je dois porter désormais une cocarde au haut de ma coiffe, le bon M. L. F... me l'a dit. Cela me contrarie bien un peu; mais, pour mes pauvres, j'en porterais bien une douzaine, s'il était nécessaire (1). »

(1) Jeanne Jugan, par l'auteur d'Une Femme Apôtre, p. 198, et M^{me} RAM, p. 70.

IV. LES FONDATIONS : RENNES, DINAN, NANTES, ANGERS

Grâce aux bénédictions de la Providence, M. Le Pailleur poursuivait l'exécution de son plan. L'ère des fondations était ouverte, et la mère Marie-Augustine, partie seule pour la capitale de la Bretagne (1846), ne tardait pas à y appeler à son aide la précieuse quêteuse de Saint-Servan.

Elle ne pouvait choisir de meilleure auxiliaire, car on avait besoin d'un local plus vaste et plus convenable. Pour cela il fallait des ressources, et, mieux que personne, Jeanne savait les découvrir.

A Rennes, comme à Saint-Servan, l'adroite quêteuse reprit donc son panier et ses courses à travers la ville : elle frappa à toutes les portes, à celle des humbles comme à celle des riches. Trouvant le chemin du cabinet du préfet, elle entreprit de l'intéresser de suite à sa cause, et lui dit naïvement :

— Savez-vous, Monsieur le préfet, que j'ai gagné le prix de vertu....

— Ma chère Sœur, répliqua le préfet qui était un excellent homme, permettez-moi de vous féliciter et de vous embrasser.

La bonne Jeanne n'accepta que le premier hommage, mais elle sut profiter de la bonne volonté de ce haut fonctionnaire en plus d'une occasion et elle en profita pour redoubler sa sainte hardiesse de quêteuse.

Quand elle avait cherché en vain à obtenir une entrevue avec certains fonctionnaires, elle se dirigeait du côté de leur résidence privée, où elle racontait ses peines et son embarras à leurs femmes ou à leurs mères, implorant celles-ci de lui obtenir l'entrevue qu'elle souhaitait et de parler en faveur de la cause qu'elle avait à plaider. Quand les obstacles paraissaient vraiment insurmontables, Jeanne était la première à en convenir :

« Mais oui, je le sais, ma pauvre petite dame, disait-elle, c'est une folie si vous voulez; ça paraît impossible, mais, si Dieu est pour nous (levant les yeux au ciel), ça se fera!..... »

— Mais les employés supérieurs refusent carrément, ma pauvre Jeanne.

— Ne pourrais-je donc pas leur parler? Aidez-moi; je vous en prie.

— Eh bien! dans une heure, M. C... va être ici. Si vous avez du courage....

— Oh! ma bonne petite dame, le courage ne me manque pas. Permettez-moi d'attendre.

— Faites, Jeanne, faites à votre idée! »

Tirant alors de sa vaste poche une espèce de bréviaire recouvert d'une étoffe noire usée, Jeanne s'asseyait dans le vestibule, s'effaçant humblement et ne gênant personne, absorbée qu'elle était dans la prière fervente qu'elle adressait à Celui de qui seul elle attendait la réussite de sa démarche. Puis, quand la porte s'ouvrait et que le personnage influent qu'elle attendait apparaissait sur le seuil, Sœur Marie de la Croix se levait, allait droit à lui, et le suppliait avec tant de douceur naïve et avec une figure si éloquente, qu'elle réussissait là où les beaux discours avaient échoué (1).

Jeanne devint populaire à Rennes comme à Saint-Servan; et les Sœurs n'y furent encore connues que sous le nom des « Jeanne Jugan ».

La maison de Rennes était à peine installée que les Petites-Sœurs furent réclamées à Dinan par le maire, qui voulait doter sa ville d'un hospice de vieillards.

Le local qu'il mettait à leur disposition était un affreux réduit humide et infect qui naguère encore servait de prison : les égouts de la ville passaient au-dessous et y répandaient des miasmes dont on avait craint la néfaste influence pour les prisonnières eux-mêmes. Sans s'effrayer, les Sœurs accommodèrent la chambre la moins malsaine pour leurs pauvres et se contentèrent des autres, puis elles mandèrent l'infatigable Jeanne Jugan qui accourut de Rennes en toute hâte pour lancer la quête et apprendre aux habitants de Dinan à nourrir leurs pauvres.

Sous cette impulsion nouvelle, la fondation prit bientôt l'allure prospère des deux aînées. Or, à Dinan cependant, comme à Saint-Servan, comme à Rennes, il y eut des jours plus durs où l'on connut les angoisses de la faim.

On raconte qu'en une heure de détresse, les malades souffraient et réclamaient du lait; or, il n'y en avait pas une goutte à leur donner. L'une des Sœurs, émue de ces plaintes qu'elle ne pouvait calmer, s'adressa à saint Joseph, le grand pourvoyeur habituel, et eut l'ingénieuse idée d'attacher au cou de la statue du Saint une petite vache en carton.

(1) M^{me} RAM, p. 75.

A quelques jours de là, sur les 8 heures du soir, on sonne à la porte; c'était l'hiver, et il faisait nuit noire. Avant d'ouvrir, la portière demande à qui elle a affaire :

« C'est une pauvre vieille qui demande à entrer, répond une voix forte. »

— Impossible, réplique la Petite-Sœur, nous n'avons pas de lit, ni même un coin où on pourrait en mettre! »

Mais la voix se fait si persuasive que la Sœur consent cependant à aller chercher la bonne Mère, et celle-ci, reconnaissant l'un de ses meilleurs bienfaiteurs, donne l'ordre d'ouvrir en disant :

« Eh bien! si la chose est tellement urgente, il faudra s'arranger comme on le pourra pour cette nuit. »

Et voilà que par la porte ouverte fait son entrée une grande et forte vache, poussée par M. X..., qui s'était aperçu de la naïve requête de la Petite-Sœur.

Cette maison de Dinan, établie dans une ville pauvre, est toujours restée l'une des moins fortunées; il est vrai qu'elle fut largement compensée un an plus tard par la fondation de Nantes, où se manifestèrent spécialement les « gâteries de la Providence » selon l'expression des Sœurs.

La Société de Saint-Vincent de Paul de cette ville y avait appelé M. Le Pailleur en lui faisant les premières ouvertures. Cette fois-ci, la Mère Marie-Augustine avait délégué à sa place son assistante, la Sœur Marie-Thérèse, qui n'était autre que son amie de Saint-Servan, Virginie Trédaniel.

A Nantes, M. Le Pailleur réclama l'autorisation de l'administration épiscopale : mais comme elle se faisait attendre, le supérieur dut quitter la ville avant de l'obtenir et laisser seule la Sœur Marie-Thérèse. En la quittant, il lui donna 20 francs et lui dit :

« Mon enfant, que Dieu vous bénisse! Ouvrez une maison; quand je reviendrai dans trois mois, je veux trouver autour de vous beaucoup de vieillards et une petite chambre pour me loger. »

Avec la bénédiction de M. Le Pailleur, la Sœur Marie-Thérèse attendit la décision de l'évêché; mais les 20 francs s'épuisaient; déjà il ne lui en restait plus que quatre, quand enfin arriva l'autorisation demandée.... Aussitôt elle s'empresse de

louer une maison et de s'y installer ; le propriétaire lui demande des garanties sur son mobilier, Marie-Thérèse lui montre deux bottes de paille qu'elle vient d'acheter pour lui servir de lit à elle et à sa compagne..... mais comme c'est un brave homme qui comprend la charité, il se contente de sourire et de se retirer.

Bientôt la maison est pleine : les vieillards affluent et en même temps les ressources pour les nourrir. Quand, au bout des trois mois fixés, le P. Le Pailleur arrive, ils sont là 40 vieux ou vieilles, et, dans la maison, il y a encore une chambrette à son usage. Il est vrai que, pour la fournir, la Sœur Marie-Thérèse et sa compagne dorment sur le palier de l'escalier.

Mais n'importe, elle a le cœur joyeux, car la fondation a les plus belles espérances. En effet, bientôt un seul donateur, le comte de Saint-Bédan, en assura le succès. Il donna à la ville une superbe collection de tableaux, à condition qu'elle prit à ses frais la construction d'un asile pour les vieillards.

Chez les humbles, la Sœur Marie-Thérèse rencontra le même accueil. Quand, pour la première fois, elle se présenta sur le marché aux légumes et demanda aux jardinières de vouloir bien prendre en pitié ses bonnes femmes, elles lui répondirent :

« De tout cœur, bien certainement, ma Sœur, car ce que vous faites est trop beau!..... »

L'une d'entre elles ajouta même :

« Oui, ma Sœur, je veux bien vous donner, car quand je serai vieille, j'aurai besoin de votre maison. »

Par ces cadeaux en nature, trois sacs furent bien vite remplis, et quand la Sœur voulut en prendre un sur ses épaules :

« Non, répondirent les marchandes, vous ne porterez pas cela..... »

Et, se cotisant entre elles, elles firent porter à l'asile toute la provision; elles ajoutèrent même :

« Vous n'aurez qu'à revenir tous les mercredis et tous les samedis, ma Sœur, et nous vous en donnerons autant. »

Sous des auspices aussi favorables, la fondation devint rapidement prospère ; aujourd'hui la ville de Nantes possède une maison qui donne asile à 200 vieillards dont 130 femmes. Ce bel établissement est composé de six pavillons, séparés

par des préaux et reliés à la chapelle au moyen de deux corridors. L'asile possède un terrain de deux hectares de bonne terre en jardins et en prés. Rien n'y manque, ni la buanderie, ni le lavoir, ni la salle de bains, ni la vacherie, ni la porcherie, ni le poulailler. Pour occuper le personnel de la maison, il y a les ateliers des tisseurs, des cordonniers, des teinturiers et des tailleurs, installés en bas, et, dans les mansardes, on trouve les agencements nécessaires aux fileuses, tricoteuses et matelassières.

Les Sœurs sont au nombre de vingt, elles sont révérees par les pensionnaires de l'asile. L'une d'elles, ancienne poissonnière, bien connue à la halle par l'énergie de son langage, clouée par la paralysie à l'infirmerie de la maison, avait voué à ses bienfaitrices, comme elle les appelait, une telle reconnaissance, qu'elle ne pouvait souffrir qu'on dit un mot contre elles. Oubliant sa paralysie, elle répétait souvent :

« Dites-moi ce que vous voudrez, je le mérite; mais celle qui parlera mal des Petites-Sœurs, je l'efface (1). »

La fondation de Nantes remonte à l'année 1849 : l'année suivante eut lieu celle d'Angers, où nous allons encore retrouver Jeanne Jugan. Sur l'appel du curé de la Trinité, les Sœurs s'étaient établies dans une ancienne chapelle, qui eut grand-peine à être disposée pour devenir un asile. Il n'y avait absolument qu'une pièce divisée par une cloison de papier pour séparer le logement des bonnes femmes du dortoir des Sœurs.

Quand une vieille venait à mourir, pour ôter à ses compagnes le spectacle de son cadavre, on le transportait de l'autre côté de la petite cloison, dans l'appartement des Sœurs, qui ensevelissaient ce pauvre corps et le veillaient pendant la nuit. C'est dans cette chapelle, derrière cette cloison de papier, qu'est morte la première Petite-Sœur des Pauvres : elle s'appelait Sœur Félicité. Dès les premiers jours de l'Institut, les Sœurs avaient pris l'habitude de réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave*

(1) Jeanne Jugan, par l'auteur d'Une Femme Apôtre, p. 71.

pour celle d'entre elles qui mourrait la première. C'est à la Sœur Félicité qu'il était réservé de recueillir le fruit de ces prières.

Jeanne Jugan prit une part importante à cette fondation : aussi sa mémoire est-elle en grande vénération parmi les Angevins, qui, comme les Servannais, persistent à lui octroyer les honneurs de fondatrice. Grâce à son zèle pour la quête, elle éveilla à Angers comme à Saint-Servan, comme à Rennes, comme à Dinan, la sympathie publique en faveur de son œuvre, et put assurer bientôt à ses vieillards un asile plus convenable.

Aujourd'hui on compte dans la maison d'Angers plus de 150 pensionnaires confiés aux soins de 17 Petites-Sœurs : c'est dans cette fondation que fut inaugurée l'une des premières voitures maintenant si communes dans l'Institut.

Les bras des Petites-Sœurs, fait remarquer leur historienne, ne suffisaient plus pour rapporter les produits de la quête en nature. Jeanne Jugan n'était plus jeune, sa grande taille se courbait sous le poids de son panier; ses forces diminuaient, et c'était d'un pas défaillant qu'elle rapportait à la maison les fardeaux précieux : œufs, choux, carottes, légumes de toutes sortes, provisions bien accueillies des vieillards, mais dont le volume devenait parfois encombrant.....

On décida donc d'avoir une voiture, et on se promit d'en faire l'acquisition quand on serait en mesure. Déjà on attendait depuis de longs mois, quand un jour on se dit : « S'il faut avoir le prix de la voiture avant de la commander, elle court bien des risques de ne jamais entrer chez nous!..... Confions-nous à la Providence. »

Sur cette inspiration, la voiture fut commandée, et le lendemain une dame inconnue se présentait à l'asile et remettait à la supérieure le prix de la voiture, juste les 300 francs bien comptés.

Il va sans dire que cette voiture, la première dont on s'est servi chez les Petites-Sœurs, n'était pas exactement faite sur le modèle de celles recouvertes d'une capote noire et traînées par un cheval qui nous sont maintenant si familières dans toutes

nos villes. C'était une modeste charrette à deux roues, attelée d'un petit âne. Même en bien des endroits, plusieurs années s'écoulèrent avant qu'une charrette, humble comme celle-là, pût entrer dans les moyens des Petites-Sœurs. Il fallait alors se contenter du petit âne seul. De chaque côté de son dos pendait un panier, et sur son front une plaque de cuivre indiquait le nom de ses propriétaires, façon modeste de se rappeler à la charité des passants bien disposés! Maintenant, « l'âne des Petites-Sœurs » fait partie de la maison presque au même titre que les vieux pensionnaires. Sa vie est laborieuse comme celle de ses maîtresses, mais si le travail de ce serviteur humble et fidèle est dur, il est, en revanche, bien soigné et bien gâté (1).



V. A SAINT-PERN — M. ET M^{me} FÉBURIER
DERNIÈRES ANNÉES

Angers fut la dernière fondation où Jeanne Jugan dépensa ses forces au profit des pauvres qu'elle aimait tant : sur l'appel de ses supérieurs, elle fut admise à prendre un repos bien gagné à la maison-mère.

Jusqu'en 1855, c'était à la Pilette, à la maison de Rennes, que le noviciat était resté attaché; mais à cette époque, le nombre des postulantes étant devenu beaucoup plus considérable, on fut obligé de chercher ailleurs un plus vaste local.

(1) Les Petites-Sœurs des Pauvres, p. 95.

Il y avait, aux extrémités du diocèse, un vieux manoir appartenant aux seigneurs de Saint-Pern : les bâtiments, de construction fort ancienne, étaient entourés de bois, de prairies, de terre labourable, et l'archevêque de Rennes conseilla à M. Le Pailleur d'y installer ses Filles.

Celui-ci s'y rendit avec la Mère Marie-Augustine et trouva la maison tellement à sa convenance qu'il s'écria : « C'est vraiment là le lieu que le bon Dieu nous destine..... »

Quelques jours plus tard, la maison était achetée au prix relativement considérable de 212000 francs; 18000 francs furent versés sur l'heure : quant au reste, on comptait sur la Providence pour le fournir. Une fois de plus, les espérances des Petites-Sœurs ne furent pas trompées.

En effet, à cette époque, elles reçurent à Rennes un ecclésiastique du diocèse de Cambrai : jeune, intelligent, dévoué, et, ce qui ne gâte rien, heureusement doué des dons de la fortune, il venait leur offrir sa bourse et son dévouement. L'une et l'autre furent d'un précieux secours pour l'institut. Sous le nom de P. Ernest-Marie, l'abbé Lelièvre consacra sa vie entière à sanctifier les pauvres créatures recueillies par les Petites-Sœurs; mais tout d'abord il leur facilita l'acquisition de la maison de Saint-Pern.

Le 25 juillet 1856, l'archevêque de Rennes bénissait le nouvel établissement destiné à servir de noviciat et de maison-mère : le même jour, il présidait une cérémonie de vêtiture qui se fit dans un bois de sapin tout inondé de soleil.

En effet, on n'avait pas encore de chapelle, et, après les dépenses d'acquisition et d'aménagement, on ne pouvait guère y songer. Mais tout en remettant à plus tard cette affaire délicate, on en recommandait le succès par avance au grand pourvoyeur habituel, saint Joseph.

Le chef de la Sainte Famille a toujours joué un grand rôle chez les Petites-Sœurs : c'est toujours à lui qu'on a recours dans les cas difficiles et on aime à l'appeler le père nourricier. Aussi, a-t-il fort à faire

avec toutes les suppliques qui lui sont présentées : lorsque ses bienfaits se font trop attendre, naïve confiance : on le punit, c'est-à-dire qu'on tourne sa statue la face vers la muraille, où on la descend de son piédestal.

A Saint-Pern, on n'eut pas besoin de recourir à ces moyens de rigueur; M. Le Pailleur plaça la statue du Saint au bout d'une allée du jardin en lui demandant une chapelle, et, dès le soir même, sa prière était exaucée.

En effet, deux visiteurs venaient d'arriver à la nouvelle maison des Petites-Sœurs : ils s'appelaient M. et M^{me} Féburier et s'étaient déjà fait connaître en plus d'une circonstance par leurs largesses.

On les promène donc dans l'enclos, raconte M^{me} Ram, et arrivés en face de la statuette, ils demandent naturellement ce qu'on exige encore de saint Joseph. On se rend à leur désir en expliquant que la requête, cette fois-ci, est d'une importance toute spéciale : ce n'est rien moins qu'une chapelle et une chapelle spacieuse qu'on exige du grand Pourvoyeur.....

M. et M^{me} Féburier se regardent et, sans échanger aucune parole, saisissent leur pensée mutuelle; puis on continue la promenade. Le soir, après s'être concertés, ils se rendent près de M. Le Pailleur, et lui demandent quelles sont ses vues sur sa future chapelle. Le *bon Père* s'explique à l'aise, ne comptant pas voir réaliser de sitôt l'expression de ses rêves : mais les bienfaiteurs le prient de faire venir un architecte et de faire exécuter le plan conçu.

Telle est l'histoire de la chapelle qui s'élève aujourd'hui, gracieuse et élégante, au milieu de la propriété de Saint-Pern : elle est naturellement dédiée à saint Joseph, et la statue du Saint couronne la tour bâtie à l'extrémité de la nef d'où la maison a reçu le nom de Tour Saint-Joseph.

Sous le maître-autel de la chapelle se trouve enterré aujourd'hui le corps du généreux donateur. Il mourut après une vie toute de bonnes œuvres; sa fortune lui permettant un certain train de maison, on

le plaisantait parfois sur ses chevaux et ses voitures, en lui prédisant qu'il irait au ciel en carrosse : « C'est vrai, répondait-il gaiement, je vais plus souvent en voiture qu'à pied; mais le Seigneur sait bien qu'au premier signe je suis prêt à marcher tant qu'il le voudra, et nu-pieds, si c'est son bon plaisir. »

A la mort de cet excellent homme, sa veuve, plus énergique que lui, demanda, bien qu'agée de soixante-deux ans, à prendre l'habit des Petites-Sœurs. Son désir ayant été exaucé, elle fit profession et supplia les supérieures de n'avoir pour elle ni ménagement, ni distinction. On dit même qu'il fallait lui imposer, au nom de l'obéissance, les légers adoucissements que nécessitait sa santé épuisée.

Cette généreuse bienfaitrice était d'une humilité si parfaite, que son plus grand plaisir était d'être employée à la basse-cour. Une de ses anciennes amies la rencontra un jour à ses humbles fonctions et lui demanda si elle n'avait aucune peine à se faire à cette nouvelle existence.

« Oh! non! dit-elle gaiement; il n'y a qu'une chose qui m'ennuie un peu! J'ai toujours eu grand'peur des vaches, et vraiment je crois que ces bêtes le savent, car elles ne veulent pas m'obéir; j'ai toutes les peines du monde à les faire rentrer à l'étable. »

La chapelle construite, M. Le Pailleur entreprit l'aménagement de la propriété, de la tour et des terrains qui l'avoisinaient, puis il y fixa sa résidence, ainsi que celle de la supérieure et de ses aides. C'est ainsi que la tour Saint-Joseph est devenue la maison-mère. Elle a abrité jusqu'à 400 personnes, dont plus de 300 novices et postulantes venues de toutes les parties du monde; si aujourd'hui le nombre en est moins considérable, c'est que des noviciats ont été créés sur d'autres points.

C'est donc dans cette maison de solitude et de prière que Jeanne Jugan vint attendre la récompense assurée à ses longs services. Sous le poids de ses quatre-vingts ans, elle relevait encore sa haute taille pour recevoir

les amis des pauvres qui, venant faire une visite à la Tour, tenaient tous à voir la première quêteuse de Saint-Servan.

Toujours naïve et simple, l'admirable Sœur interrompait ses conversations avec le ciel pour se prêter à tout ce qu'on voulait d'elle : alors, se laissant aller aux souvenirs du passé, elle racontait avec amour les aventures de ses courses apostoliques, les bonnes comme les mauvaises heures, et si, dans la conversation, quelque étranger se plaisait à célébrer le nom de Jeanne Jugan, elle reprenait doucement avec un regard du côté du ciel : « Oh! ne m'appellez plus Jeanne Jugan; Jeanne est morte voilà tantôt quarante ans. Il ne reste plus que la Sœur Marie de la Croix, bien indigne de ce beau nom..... »

Et la conversation reprenait jusqu'au moment où la cloche appelait la sainte religieuse à quelque exercice : alors on s'en allait convaincu d'avoir entendu une sainte du paradis.

Aux novices, elle aimait à donner des instructions pratiques pour leur apprendre à bien faire la quête; elle leur révélait avec un fin sourire toutes ses petites industries et les moyens infailibles de toucher les cœurs les plus endurcis.

Puis, — leçon plus importante encore, — elle les édifiait par son admirable esprit de vocation et surtout par son respect pour l'autorité des supérieures. La Mère Marie-Augustine était toujours à ses yeux la bonne Marie Jamet des anciens jours, mais cependant personne n'avait pour elle une déférence plus complète et une obéissance plus prompte.

Toutefois, ses forces s'affaiblissaient, ses jambes refusaient le service : celle qui avait parcouru d'un pas si allègre tous les chemins du monde de la charité ne pouvait plus se soutenir qu'en s'appuyant sur une béquille. Bientôt même ce secours fut insuffisant et il fallut y joindre le bras d'une jeune Sœur.

Alors la Sœur Marie de la Croix passa à la chapelle toutes les heures qui lui restaient à vivre : c'était là qu'était son trésor et son

cœur, et, le 29 août 1879, elle entendait pour la dernière fois la messe de 6 heures, quand tout à coup on la vit s'affaïsser sur le sol.

C'était la fin : elle vécut encore quelques instants, gardant la connaissance complète de son état et se préparant d'une admirable manière au moment suprême. Après avoir reçu les derniers sacrements, on l'entendit murmurer cet appel à sa sainte patronne :

« O Marie, vous savez que vous êtes ma mère, ne m'abandonnez pas..... O Marie, ma bonne mère, venez à moi : vous savez que je vous aime et que j'ai bien envie de vous voir. »

Telles furent ses dernières paroles, ses lèvres laissèrent passer le soupir suprême..... et Jeanne Jugan n'était plus : elle avait achevé sa quatre-vingt-sixième année.

Aujourd'hui, — après cinquante ans de fondation, — l'institut des Petites-Sœurs des Pauvres compte 5000 membres disséminés dans près de 300 maisons, et l'œuvre garde toujours le secret de sa popularité. On peut dire que, sur le sol de France, il n'est pas de dévouement qui soit mieux compris que celui de ces humbles servantes des pauvres, et naguère, le 5 mars 1898, l'Académie des sciences morales et politiques s'est honorée en leur décernant un prix de 15000 francs.

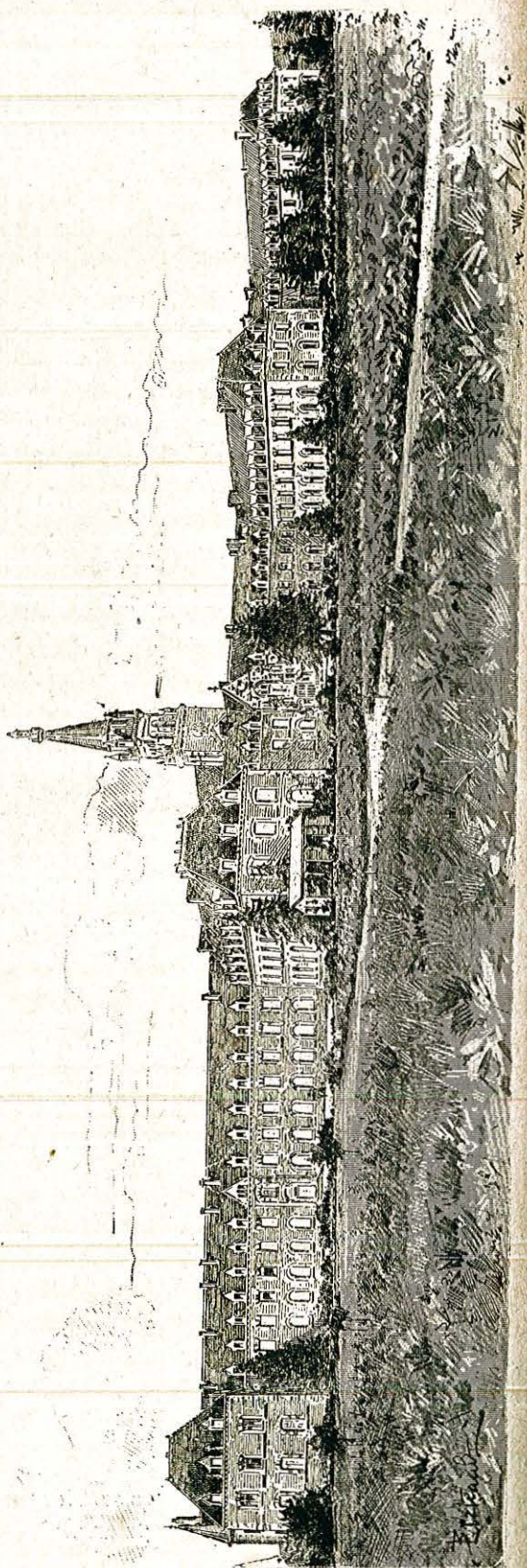
Telle est l'œuvre entreprise par cette admirable fille du peuple et par sa compagne Marie Jamet. Cette œuvre a conquis une place à part au milieu des merveilles enfantées par notre sainte religion en ce XIX^e siècle. Finissons par cette réflexion arrachée à l'enthousiasme de notre chevalier apôtre :

Leur œuvre est admirable, écrivait du Yun-Nan Godefroy Chicard, à son frère alors aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres à Poitiers, leur œuvre est belle et grande. Le paganisme n'invente jamais rien de pareil, et le christianisme lui-même ne l'enfanta que bien tard. Mais chacun des chefs-d'œuvre de Dieu se produit à son heure.

Le Vivier,

LOUIS DUMOLIN.

(1) *Un Chevalier Apôtre*, 3^e partie, ch. XIII.



VUE GÉNÉRALE DES BATIMENTS DU NOVIAT DE LA TOUR A SAINT-PERN